

Fernando Botero - le 20.02.2018 - Michèle.

Lorsqu'il était jeune, Fernando Botero rêvait d' « **être comme Picasso** » ! Aujourd'hui, à 85 ans, il dialogue avec le Maître espagnol à la faveur d'une exposition organisée à l'Hôtel de Caumont d'Aix en Provence : nous nous rendons jeudi prochain à AIX pour une visite guidée de cette exposition.

Fernando Botero est né à Medellin (Colombie) le 19 avril 1932. Il passe son enfance dans le quartier Boston à Medellin où il est remarqué pour son habileté au Football et à la danse. Il a un frère plus âgé que lui : Juan David né en 1928 et un autre plus jeune Rodrigo, né en 1936. Son père meurt à l'année de la naissance de Rodrigo, Fernando à 4 ans. (*Représentant de commerce, il gagnait sa vie en parcourant la région à cheval*). C'est sa mère qui l'élève avec ses deux frères et l'aide d'un de ses oncles.

Il fait des études grâce à une bourse scolaire au collège jésuite Bolivar et en 1944 il suit des cours de tauromachie durant deux ans. C'est son oncle passionné de corrida qui l'inscrit à l'école taurine. Il restera très marqué par l'univers de la corrida qui apparaît régulièrement dans son œuvre.

A 16 ans ses dessins sont publiés dans le supplément dominical d'El Colombiano, le journal le plus important de Medellin. Il est très influencé par l'art précolombien ainsi que par les œuvres des muralistes mexicains. Il suit des cours en histoire de l'art qui lui feront découvrir les peintres européens, notamment Pablo Picasso. Recevant un blâme du directeur de son collège, il est finalement expulsé du collège pour avoir écrit dans El Colombiano un article sur l'art contemporain européen, notamment sur Picasso et le non-conformisme en art ¹. Il termine donc ses études au collège San José à Marinilla et cette immersion dans la vie provinciale l'influencera beaucoup « **L'atmosphère était très colombienne, les toits, les maisons, tels qu'ils sont dans mes tableaux. Cette petite ville, les villes de petite bourgeoisie à cette époque, c'est de là que viennent mes thèmes** ». Ensuite il termine ses études au lycée de l'Université d'Antioquia².

En 1951 (19 ans) il déménage à Bogota, la capitale colombienne, et organise sa première exposition personnelle à la galerie Léo Matiz : 25 dessins, aquarelles, gouaches et huiles sur toile. C'est le succès et il parvient à vendre quelques toiles. Avec l'argent gagné lors de cette exposition il voyage aux Caraïbes et continue à peindre.

En mai 1952 il organise une deuxième exposition avec ses œuvres réalisées aux Caraïbes et en août, son tableau « **Frente al mar** » remporte le deuxième prix du neuvième salon des artistes colombiens de la Bibliothèque Nationale de Bogota. Le prix, de 7500 pesos, lui permet de se rendre en Europe. Il séjourne à Barcelone, puis à Madrid où il s'inscrit à l'Académie Royale des Beaux-Arts de San Fernando. Il étudie et copie des Velázquez, Goya, Titien, Tintoret... au Prado.

Il s'installe ensuite à Paris où il peut enfin admirer des œuvres d'art moderne européen. Arrivé à Paris en 1952, la rencontre avec les vraies œuvres de Picasso au musée d'Art moderne est pourtant décevante, sans doute à cause du format de chevalet qui, plus petit qu'attendu, tempère précisément l'image « monumentale » de l'œuvre du maître.

Moins d'un an plus tard, cependant, il la redécouvre avec surprise et enthousiasme lors d'une exposition au musée des Beaux-Arts de Lyon.

La fascination est alors si forte que Botero décide de partir à la rencontre de l'homme qui, à l'époque, est installé à Vallauris. Mais Picasso ne se trouve pas à son atelier ; il n'est pas non plus au café, où Botero l'attend inutilement pendant des heures, ni sur la plage de Juan-les-Pins, théâtre de tant de peintures de baigneurs que Botero avait admirées pendant sa jeunesse. Dépit, Botero se résigne à l'échec de ce voyage : il ne rencontrera jamais Pablo Picasso....

Il passe alors son temps au Louvre où il perfectionne sa connaissance des maîtres anciens.

¹ Publié dans l'édition du 17.07.1949 – El Colombiano.

² **Antioquia** est l'un des trente-deux départements de la Colombie ; il est situé dans le nord-ouest du pays.

Dans les années 1953/1954 il va s'établir à Florence. Il explore la Toscane, visite Venise et Ravenne. Il est admis à l'Académie San Marco où il étudie les techniques de la fresque. Il se passionne pour Giotto, Andrea del Castagno, Piero della Francesca, Paolo Uccello et Masaccio³. Il sillonne l'Italie à Moto pour voir des peintures dans d'autres centres historiques de l'art italien.

Il retourne à Bogota en 1955 où il réalise une exposition à la Bibliothèque Nationale qui est un échec total : aucune peinture n'est vendue et son œuvre est très critiquée dans tous les articles consacrés à l'art. Pour vivre il travaille comme vendeur de pneus et fait des travaux graphiques pour la presse. A la fin de l'année il se marie avec **Gloria Zea** et il part s'installer à Mexico l'année suivante où naît Fernando leur premier enfant.

C'est à ce moment là qu'il développe un style unique : celui qui le caractérise par des motifs dont les volumes sont dilatés et les proportions démesurées.

Son style est marqué par la rondeur de ses personnages, parfois obèses même, qui célèbrent le plaisir de la chair et de la volupté. Les déformations des corps, des visages ou des objets créent une véritable harmonie dans ses œuvres ce qui fait de **Botero un artiste unique en son genre**.

Quand on lui pose la question du pourquoi ses personnages sont gros il répond : « **GROS, mes personnages ? Non, ils ont du volume, c'est magique, c'est sensuel. Et c'est ça qui me passionne : retrouver le volume que la peinture contemporaine a complètement oublié...** »

« En 1956, Botero est à Mexico. Il dessine une mandoline et découvre soudain qu'en réduisant la rosace au centre de l'instrument, il modifie du coup les proportions et le volume de la mandoline, qui devient énorme. C'est le choc. Il sait dès lors ce qu'il va faire : tout grossir ce qu'il dessine ou peint à la manière baroque et donner ainsi une expression de somptuosité et de sensualité, non seulement aux personnages mais également aux éléments des natures mortes, fruits ou mandoline. Il exécutera plus de trente peintures de cette manière, devenant le Botero que nous connaissons aujourd'hui. » John Sillevs.

Nature morte à la mandoline.

L'union paraméricaine⁴, à Washington réalise en avril 1957 une exposition consacrée à Botero. Il s'y rend et en profite pour visiter plusieurs musées à New York où il découvre l'expressionnisme abstrait⁵. Il fait la connaissance de Tania Gres qui a ouvert une galerie à Washington qui sera son mécène.

En 1958 Lina, sa fille naît et il obtient un poste de professeur de peinture à l'Académie des Arts de Bogota. Il y reste jusqu'en 1960, année où naît son deuxième fils Juan Carlos. Sa renommée ne cesse de grandir, il illustre la nouvelle de l'écrivain Gabriel Garcia Márquez intitulée Tuesday Siesta (*la Sieste du mardi*) et ses dessins sont publiés dans El Tiempo, grand quotidien national. Il expose au musée Guggenheim de New York ainsi qu'à la Biennale de Venise.

En 1959 il peint une série de 10 tableaux d'après Vélazquez où l'on retrouve un style basé sur une peinture monochrome associé à des touches nerveuses qui rappellent l'expressionnisme abstrait. « **Prendre pour modèle une**

³ Masaccio meurt à l'âge de 27 ans dans des conditions mystérieuses lors d'un voyage à Rome avec Masolino da Panicale. Il est considéré comme le plus grand peintre de la Première Renaissance et est traditionnellement présenté comme le premier peintre moderne. Il a en effet introduit dans l'art occidental la notion de vérité optique, de perspective et de volume.

⁴ Le **panaméricanisme** est un mouvement diplomatique, politique, économique et social qui cherche à créer, encourager et organiser les relations, associations et coopérations entre les États d'Amérique en vertu d'intérêts communs. Le panaméricanisme a encouragé la création d'organisations tel l'Institut américain de l'enfance, la Banque interaméricaine de développement, le Sommet des Amériques ou d'ouvrages comme la route panaméricaine.

⁵ L'expressionnisme abstrait est un mouvement artistique qui s'est développé peu après la Seconde Guerre mondiale aux États-Unis. C'est aussi un élément central de l'école de New York, « école » qui a rassemblé les artistes (poètes, peintres, musiciens...) d'avant-garde actifs à New York et aux États-Unis avant et après la Seconde Guerre mondiale. On parle d'expressionnisme abstrait pour un certain type de peinture, de sculpture et de photographie. Le mouvement est « né » dans le milieu artistique new-yorkais dans les années 1940. Plusieurs dénominations sont apparues pour évoquer certains aspects de l'expressionnisme abstrait américain : l'action painting, la colorfield painting ou la Post-painterly Abstraction.... (CIA – Jackson Pollock - Kadinsky)

peinture d'un autre peintre, ce que je fais souvent, c'est se mesurer à la puissance picturale d'une œuvre. Si la position esthétique que l'on a est absolument originale par rapport à celle à laquelle on se confronte, l'œuvre que l'on fait est elle-même originale. » (Pascal Bonafoux, *Botero: 1932*, volume 20 de *Découvrons l'art du XXe siècle*, éd. Cercle d'art, 1996, p. 16).

La même année il réalise l'œuvre intitulée **Apoteosis de Ramon Hoyos** sur le thème du triomphe⁶.

En 1960 Botero quitte une nouvelle fois la Colombie pour vivre à New York. En octobre il expose à la galerie Gres les séries *Nino de Vellacas* d'après Velasquez. Ces œuvres surprennent les collectionneurs qui étaient habitués aux peintures colorées du début.

Il gagne cette année là le prix Guggenheim International Award pour la Colombie avec **Bataille de l'archi-diable**. Il se sépare aussi de sa femme.

L'année suivante, la directrice du musée d'Art contemporain de New York achète la toile **Mona Lisa, à l'âge de 12 ans** qui est une parodie de la Joconde.

1964 Fernando Botero se remarie avec Cecilia Zambrano⁷. Sa peinture *Pommes* remporte le deuxième prix du salon Intercol des jeunes artistes du musée d'arts modernes de Bogota.

La famille Pinzon marque un tournant dans sa carrière (explication tableau).

Il se plonge dans l'œuvre de Rubens et réalise une série à partir de portraits d'Hélène Fourment peints par le maître flamand.

A partir de ce moment Botero va beaucoup voyager entre New York, l'Europe et la Colombie.

Il visite l'Italie et les peintres de la Renaissance, l'Allemagne et les œuvres d'Albrecht Dürer (*Dureroboteros*) et réalise plusieurs tableaux à partir du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet.

En 1969 a lieu la première exposition française à Paris à la galerie Claude Bernard.

En 1970 naît son troisième fils qui disparaîtra dans un accident de voiture à l'âge de 4 ans (1974) ou Fernando Botero sera lui-même blessé. Pedro sera représenté dans de nombreux tableaux.

Il s'installe à Paris et réalise des sculptures.

Honoré dans son pays et au Venezuela il épouse une artiste grecque : **Sovia Vari** en 1976 et une rétrospective de son œuvre se tient à Caracas.

En 1977 il participe à la FIAC⁸ et crée une nouvelle série inspirée par Velasquez.

Fernando Botero est un artiste reconnu dans le monde entier, plusieurs de ses œuvres y sont exposées avec un succès qui ne se dément pas encore aujourd'hui.

Bien sûr il réalise des expositions de plus en plus fréquentes.

Il achète une maison en Italie, Pietrasanta pour être proche des carrières de marbre de Carrare (1983).

Il offre plusieurs peintures et sculptures à des institutions colombiennes, en 1984, pendant 2 mois il explore le thème de la corrida. « **J'ai osé peindre la corrida parce que je connaissais bien ce thème. Cette relation est absolument nécessaire. La Corrida était dans mon sang, elle sortait de ma vie elle-même.** » Botero

Il est victime d'une tentative d'enlèvement en 1994 et en 1995 un attentat terroriste détruit une sculpture qu'il avait offerte à Medellin, il en produit une autre dont il fait don à nouveau à sa ville natale, d'ailleurs il ne cesse de faire des dons à des musées colombiens.

En 2004 il défraie la chronique en produisant une série consacrée aux sévices subis par les détenus de la prison d'Abou Ghraïb.

⁶ Ramon Hoyos a été cinq fois champion du Tour de Colombie.

⁷ il divorcera en 1975

⁸ Foire internationale d'art contemporain

On peut le rapprocher de Goya et Picasso qui ont traduit les horreurs de la guerre avec Guernica ou avec la fusillade du 3 mai 1808, mais il faut préciser que Botero n'a jamais cru que l'art puisse changer la réalité politique. Cela vaut autant pour ses toiles sur Abou Ghraïb que pour celles portant sur les drames colombiens.

Fernando vit et travaille actuellement entre Paris, Monte-Carlo, New York, Pietrasanta, la Grèce et la Colombie....

Comment cataloguer Fernando Botero dans un courant artistique ? On peut dire que c'est un artiste contemporain figuratif, un sculpteur.

Il fait partie des rares peintres à connaître le succès et la gloire de son vivant. Botero a été influencé par l'art européen. Alors que ces contemporains s'inspiraient des révolutions picturales de l'époque comme le cubisme lui s'inspire des peintres de la renaissance. Les couleurs vives et franches sont omniprésentes dans ses œuvres et il s'inspire de la vie populaire....

Quels sont les thèmes de prédilection de Botero ? La politique, la religion, la tauromachie, les natures mortes, les bordels et les prostituées.

La beauté et l'amour sont aussi deux exigences primordiales du peintre, qui se définit lui-même en opposition avec Siqueiros, dont la haine est visible à travers ses toiles. Botero, même dans une critique du régime colombien (*militarisme et religion*), dont il montre clairement la putréfaction, ne va pas au-delà d'une douce ironie (**La Familia del presidente, 1967**).

"J'avais toujours pensé que l'art pouvait permettre d'échapper aux cruautés de la vie, constituer un refuge pour la beauté et la sérénité. Néanmoins la tragédie qui tourmente mon pays est tellement accablante qu'elle a envahi jusqu'à mon propre travail.... Je ne pense pas que mes peintures changeront la dramatique réalité de la Colombie, mais j'ai éprouvé la nécessité morale de laisser au moins un témoignage de cette terrible folie et de cette violence barbare". Fernando Botero.

L'EXPOSITION

Jeune artiste, le Colombien Fernando Botero rêvait d'être comme Picasso": à 85 ans, celui qui se décrit comme le peintre des "volumes exaltés" dialogue aujourd'hui avec le maître espagnol, à la faveur d'une exposition organisée à l'Hôtel de Caumont d'Aix-en-Provence.

"La dimension exaltée donne à l'objet une sensualité, une existence plus intense, une présence plus grande", confie le peintre et sculpteur, admirateur dès son plus jeune âge de Picasso -- **"le plus grand peintre du 20^e siècle"** à ses yeux.

L'exposition présente, en parallèle, des œuvres des deux maîtres pour en analyser les ressemblances, influences et contradictions: **60 tableaux et deux sculptures de Botero et 20 tableaux de Picasso.**

"Avec son génie, sa capacité à faire tous les styles, Picasso a inspiré tous les peintres du monde", assure Fernando Botero qui admet avoir **"vécu de nombreux moments sous son influence"**. Comme chez Picasso, les thèmes du cirque, de la corrida, des nus féminins, des natures mortes sont très présents. **"Mais j'ai trouvé une façon de m'exprimer personnelle, qui n'a rien à voir avec Picasso"**, témoigne Botero.

Pour Cecilia Braschi, commissaire de l'exposition, **"le lien et la mise en regard entre les deux peintres permet une analyse de l'œuvre de Botero, tout au long de sa carrière, avec des facettes très différentes"**, depuis l'émulation de jeunesse, dans l'ombre de Picasso, jusqu'à la confrontation avec le maître espagnol.

Dans sa période cubiste, Picasso décompose des objets -- quand Botero, lui, les transforme pour montrer le volume et la masse. **"Picasso décompose et déconstruit. Quand il peint une guitare, il fait une simplification qui rappelle la guitare mais enlève le volume. Moi je fais une guitare massive"**, souligne l'artiste colombien.

"C'est un dialogue fait d'échanges, d'allers-retours et parfois de désaccords", insiste Cécilia Braschi.

Chez Botero, les sujets ont des formes voluptueuses, colorées et sensuelles. Et la sculpture s'inscrit dans la continuité de son œuvre picturale. **"C'est une prolongation de mon travail de peintre, c'est plus facile de passer d'un volume irréel à un volume réel parce que ma peinture a déjà un certain volume"**, dit le peintre.

En revanche, l'expression des visages est volontairement négligée. **"Je ne veux pas faire une étude psychologique des personnages. Pour moi, une tête est un objet comme une main ou un pied"**, explique Botero pour lequel **"la non-expression devient ainsi une expression"**.

A côté des scènes joyeuses et colorées, sont exposés des tableaux sombres et empreints de violence, guerres ou tremblements de terre. Car, tout comme Picasso, Botero se revendique artiste engagé qui fait **"des tableaux pour la liberté et contre l'injustice"**.

"Très honoré d'être exposé, pour la première fois avec ce maître extraordinaire", Botero conserve la frustration de n'avoir jamais pu le rencontrer.

A-t-il accompli son rêve d'être comme Picasso ? **"On a en commun la liberté et la surenchère de l'expression personnelle. On existe comme artistes, car on a une façon différente de voir, un style. Les sujets sont toujours les mêmes, comme celui du cheval qui date de la préhistoire. L'essentiel, c'est le style".**

Dans le hall de l'hôtel de Caumont, un cheval de trois mètres de haut, aux formes très arrondies, en témoigne. **"Il ne ressemble à aucun autre cheval représenté dans toute l'histoire de l'art. C'est mon cheval"**, sourit l'artiste.

Salopette bleue et chemise rose, il pose de face avec sa palette de couleurs. Son visage et son corps sont dilatés comme tous les personnages aux formes généreuses qu'il peint depuis un demi-siècle et qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier. L'autoportrait de Fernando Botero ouvre l'exposition qui lui est consacrée à Aix-en-Provence. En vrai, l'homme de 85 ans a les mêmes petites lunettes rondes et la même barbiche bien taillée que sur la toile, mais sa carrure n'est pas aussi massive. Non, le Colombien n'est pas gros comme son double encadré!

"Nous avons voulu ce dialogue pour situer Botero dans l'art moderne, explique la commissaire, Cécilia Braschi. Il est considéré comme un peintre naïf, rien n'est plus faux. Son œuvre paraît d'un accès simple, mais elle est très pensée."

Des correspondances par grands thèmes (*portraits, tauromachie, musique, etc.*) sont établies. Mais une différence saute aux yeux : le génie andalou a constamment opéré des ruptures stylistiques alors que le "Picasso colombien", comme il a été surnommé dans son pays, a poursuivi dans la même veine : **l'exploration d'un monde aux formes exagérées.**

Interview

Comment sont nés vos personnages aux formes rebondies?

« Tout a commencé alors que je peignais une mandoline [en 1956, une toile aujourd'hui dans une collection privée]. Je l'ai dessinée très généreuse et j'ai réalisé une rosace, le trou au centre de l'instrument, minuscule. Cela donnait un contraste entre l'extérieur et l'intérieur. Cette disproportion a créé quelque chose d'intéressant : la monumentalité que je recherchais, mais aussi une force évidente et une émotion esthétique ».

D'où venait ce besoin de représenter des objets et des figures énormes ?

« Le mouvement du muralisme mexicain, de grandes fresques sur des murs avec souvent un message politique, était important quand j'étais étudiant, avec notamment les trois grands peintres Diego Rivera, José Clemente Orozco et David Alfaro Siqueiros. Je découvrais aussi des reproductions de Picasso, mais quand je suis venu en Europe en 1952 et ai vu certaines de ses œuvres au musée d'Art moderne à Paris, j'ai été très déçu : elles étaient de petites dimensions! Alors, comme Orozco, je me suis intéressé à l'histoire de l'art, au trecento [le XIV^e siècle, la pré-Renaissance], au quattrocento. En Toscane, j'ai été marqué par Giotto qui le premier a donné l'illusion du volume dans ses fresques. C'était une vraie révolution. Il faut regarder les grands maîtres pour apprendre ».

Vous avez représenté des femmes et des hommes très gros, bien avant que l'obésité soit un problème de santé publique.

« Je n'aime pas le terme "gros". Je préfère dire "volumétrique". Mes femmes ont des poignets très fins, des souliers tout petits. Le volume est une exaltation de la vie, de la sensualité. Cela vaut aussi pour les natures mortes. J'ai peint une poire monumentale, elle aussi est sensuelle ».

N'êtes-vous pas lassé de peindre ces volumes ?

« Je travaille sept ou huit heures par jour, tous les jours. Et je trouve toujours extraordinaire de gonfler les volumes. Pour équilibrer une composition, je peux dessiner des personnages plus petits que les autres. Il y a de la poésie dans les disproportions. J'aimais sculpter aussi, mais avec l'âge c'est devenu plus difficile car c'est très physique. Mon travail a évolué depuis ma jeunesse, mais j'ai conservé une identité. Je cherche à faire coexister la forme et la couleur. L'harmonie fait qu'il n'y a pas de lassitude. Je peins aussi des visages impassibles, sans psychologie, car je veux donner un sentiment d'éternité, comme dans les fresques égyptiennes. Un artiste peut se permettre de faire des choses contradictoires. Je suis libre ».